

HONORÉ D'ESTIENNE D'ORVES

Textes choisis et présentés par Étienne de Montety



*Je ne songe
qu'à vivre*

Carnets de voyages inédits 1923-1933

Esprit voyageur

ARTHAUD

Extrait de la publication

HONORÉ D'ESTIENNE D'ORVES

Textes choisis et présentés par Étienne de Montety

Je ne songe qu'à vivre

CARNETS DE VOYAGES INÉDITS 1923-1933

En 1923, Honoré d'Estienne d'Orves n'est pas encore un emblème de la Résistance, un nom qui ornera les rues de France après la Libération. C'est un jeune homme qui vient de prendre le large, de quitter Paris, sa famille, son milieu. Le monde s'ouvre à lui, avec ses hommes et ses richesses.

Embarqué sur la *Jeanne*, il découvre au gré des escales le Moyen-Orient, la Chine, l'Afrique noire. Mais aussi Hawaï et Hollywood. «Rien que la terre», aurait dit Paul Morand. Son tempérament méditerranéen, volubile et enthousiaste le conduit à se passionner pour tous les pays où il pose le pied, leur population, leur art, leur religion ; partout, l'enseigne de vaisseau d'Estienne d'Orves multiplie les visites, les rencontres – les frasques aussi. Il est à l'âge des grandes questions et des grandes passions. Il a l'insouciance de sa jeunesse et une bienveillance issue de son éducation.

Ses carnets de voyages, inédits, vivants, intrigants de bout en bout, révèlent un être inattendu : une nature insatiable et généreuse, qui fera merveille en 1940, quand la France connaîtra des heures dramatiques. Pour l'heure, Honoré d'Estienne d'Orves «ne songe qu'à vivre».

E.M.

Esprit voyageurs

ARTHAUD

Extrait de la publication

Je ne songe qu'à vivre

Journal 1923-1933

Honoré d'Estienne d'Orves

Je ne songe qu'à vivre

Journal 1923-1933

Textes choisis et présentés
par Étienne de Montety.

ARTHAUD

Les illustrations du cahier hors-texte de cet ouvrage sont des photographies d'Honoré d'Estienne d'Orves conservées par les archives du Service historique de la Défense et que nous reproduisons ici avec l'aimable autorisation de sa famille.

© Flammarion, Paris, 2013
87, quai Panhard et Levassor
75647 Paris cedex 13
Tous droits réservés.
ISBN : 978-2-0812-8997-0

AU SUJET DES JOURNAUX DE VOYAGES DE NOTRE PÈRE, HONORÉ D'ESTIENNE D'ORVES

Notre mère, « Douce », tout au long de sa vie, veilla avec une fidélité sans faille, au sauvetage des journaux de voyages de notre père, ces « carnets de campagnes » écrits lors de ses tours du monde, à bord des vaisseaux de la Marine française. Enfermés dans une modeste valise en carton bouilli bleu-noir, toujours close, ils la suivirent au cours des errances de l'exode en 1940, puis de ses habitats successifs. Lors des migrations estivales, la valise trouvait abri dans un couvent de religieuses ou dans le coffre-fort du banquier familial.

Nous connaissions cette valise, mais son contenu ne nous fut accessible que très tardivement. Instinctivement, nous redoutions d'en parler à notre mère, imaginant les souvenirs heureux et les douleurs surgissant à l'assaut de son âme.

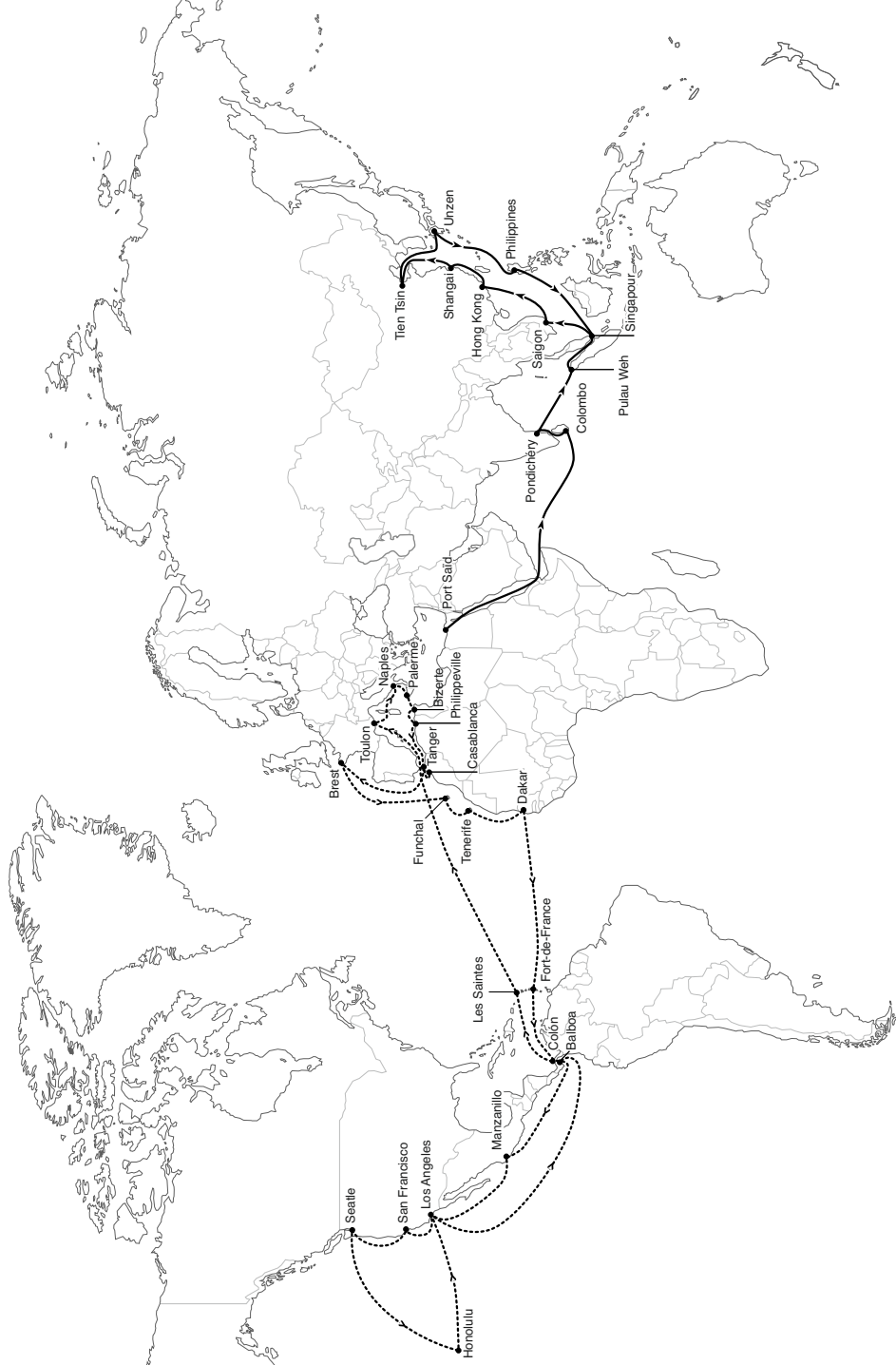
Aujourd'hui, ces pages, où court la fine écriture penchée de notre père, sortent de l'ombre : découvertes, émerveillements, réflexions. Esprit curieux imbibé de culture dès l'enfance, familier des œuvres d'art, passionné des contacts humains : ainsi le disent ces fameux cahiers.

Monique garde le précieux souvenir d'un voyage au Caire en 1987 « dans les pas d'Honoré », le regard orienté vers ce qui l'avait ému, séduit, en particulier les tombeaux des nécropoles et la grande salle de prières, ouverte à tous, d'El-Azhar.

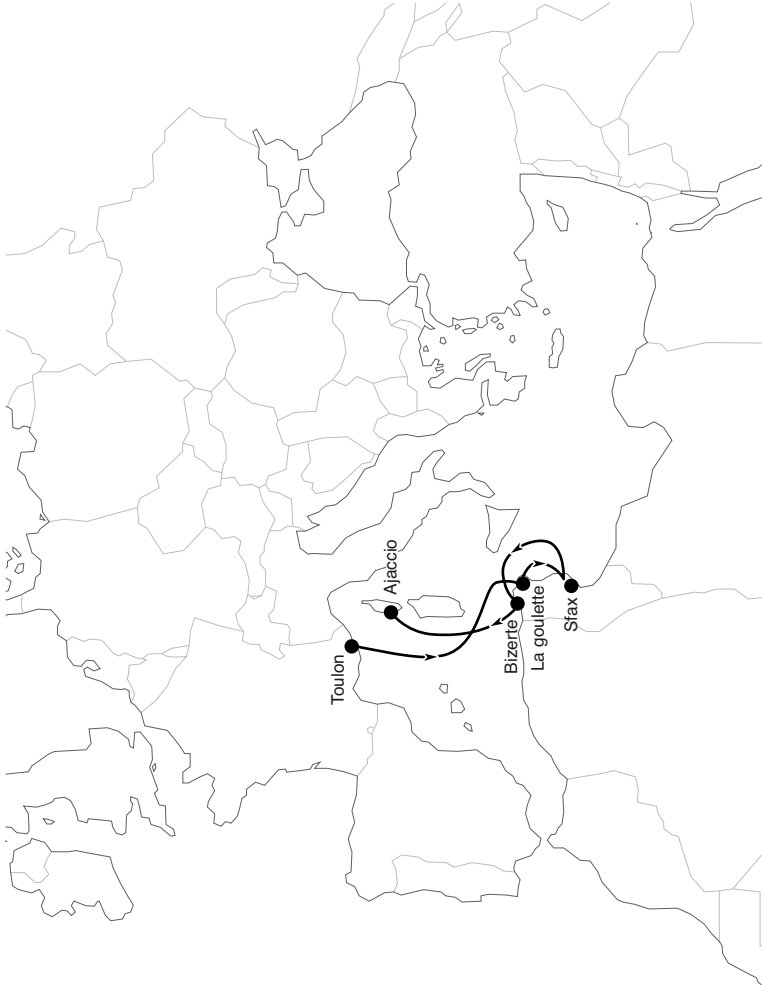
Je ne songe qu'à vivre

Merci à notre ami Étienne de Montety, « fils de cœur » d'Honoré d'Estienne d'Orves, ainsi qu'à M^{me} Valérie Dumeige et ses collaborateurs de la maison Arthaud. Merci d'entraîner le lecteur dans le sillage d'Honoré avec le goût profond du partage, si cher « à cet homme véritable », à qui va bien ce mot de son cousin Antoine de Saint-Exupéry : « Le disparu, si l'on vénère sa mémoire, est plus présent et plus puissant que le vivant. »

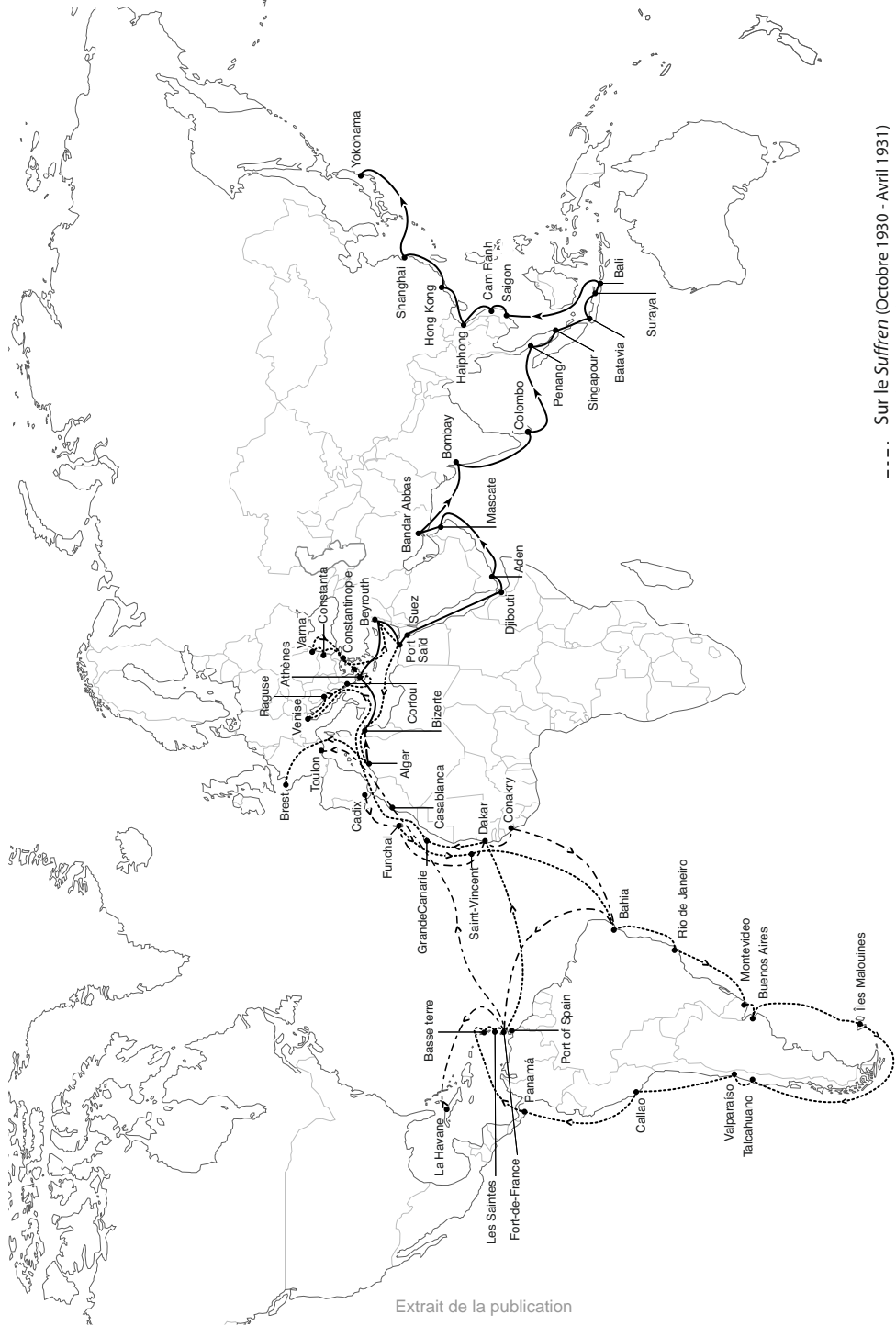
Monique, Rose et Marc d'Estienne d'Orves



..... Sur la *Jeanne d'Arc* (Octobre 1923 - Septembre 1924)
 — Sur le *Jules-Michelet* (Juin 1925 - Août 1927)



Sur la Provence (Septembre 1924 - Juin 1925)



- Sur le Suffren (Octobre 1930 - Avril 1931)
- Sur la Jeanne d'Arc (Février 1931 - Juin 1932)
- Sur la Jeanne d'Arc (Octobre 1932 - Avril 1933)

Extrait de la publication

Journal de Campagne

Dhumbor

PRÉFACE

Poète on eût aimé pendant la courte escale
Fouler une heure ou deux le sol des Pharaons,
Au lieu d'écouter miss Florence Marshall
Chanter « The Belle of New York » au salon.

Henry J.M. Levet

« L'auto de la princesse nous prend à bord vers 2 heures, et en route pour Waikiki où nous prenons un bain épatant dans une mer malheureusement trop calme. Au point de vue natation, le sexe masculin est tout juste à la hauteur. Puis quelques verres d'un quelconque mint soda en guise de préparation au champagne que j'ai emporté dans un petit sac. Mais impossible de le boire en public, nous allons nous cacher loin de la ville, dans un petit bois clairsemé où nous débouchons le précieux objet. Le vin échauffant les esprits, nous commençons – les trois garçons – à avoir quelques inquiétudes pour la route. La princesse conduit déjà comme une folle à l'état normal mais la voici qui s'imagine de danser le hula debout sur le capot du moteur, accompagnée par nos glapissements et nos claquements de doigts. »

Ce récit d'une escale agitée est consigné dans son journal par l'enseigne de vaisseau d'Estienne d'Orves, à la date de janvier 1924. En août 1941, de la prison de Fresnes, il écrit :

« Je confie ce journal à ma bien-aimée femme. Qu'elle le fasse lire, s'ils le désirent, à ma sœur, à mes frères, aux membres de la

Je ne songe qu'à vivre

famille et à mes amis. Qu'elle en tire ce qui peut être utile à mes enfants. Je me remets au bon Dieu qui m'a fait la grâce de pouvoir me présenter devant lui. »

On mesure ce qui sépare ces deux textes. D'un côté un tout jeune homme, élève sur la *Jeanne*, jeté à corps perdu dans la découverte du monde. De l'autre, un officier de la France libre se préparant à mourir. En vingt ans de service, Honoré d'Estienne d'Orves aura effectué plusieurs tours du globe, fait escale à Pondichéry, Saïgon, Djibouti, Fort-de-France, Rio, Dakar, Naples et tant d'autres ports aux noms qui auraient fait l'enchantement de Brauquier, Segalen, Lévêque et autres poètes voyageurs : qui peut se vanter d'avoir accosté à Surabaya ou à Port-Dayot ?

Entre 1923 et 1941, il en aura noirci des pages, des dizaines, tantôt des notes, tantôt des lettres adressées à sa femme Éliane. Dans ses cahiers de prison, d'Estienne d'Orves expliquera l'origine de cette habitude épistolaire :

« Je suis élève sur la Jeanne d'Arc et tenu d'écrire mon journal, un journal dans le genre des souvenirs que j'écris ici pour vous. Cette habitude de noter ses souvenirs, je l'ai trouvée si bonne qu'à mes voyages suivants j'ai continué. Ne cherchez dans ses cahiers aucune prétention littéraire. Ils sont en général plus emplis de faits que d'idées. »

Honoré d'Estienne d'Orves a grandi dans une famille de lettrés. Pas d'écrivains. Il y avait bien la tante Simone Arman de Caillavet qui avait épousé André Maurois. Il y avait aussi le cousin Antoine¹ qui écrivait et allait bientôt présenter à Gide un manuscrit intitulé *Courrier Sud*. Et Loulou, Louise de Vilmorin, si habile à jouer avec les mots. Un jour elle serait femme de lettres, c'est sûr. Mais chez les d'Estienne d'Orves si l'on écrivait volontiers, c'était en honnête homme. Quant à publier... On laissait ça aux autres. Mais écrire des lettres, tenir

Préface

son journal, ça oui. C'était même recommandé par les directeurs de conscience de la famille. Ça permet de fixer les pensées, les souvenirs. Ça facilite l'examen de sa journée, l'auscultation de son état d'esprit, l'analyse de ses faits et gestes. Excellent pour la vie spirituelle. Les instructeurs de la *Jeanne d'Arc* ne pensent pas autrement : *nulla dies sine linea*. La sagesse des anciens irrigue encore les esprits. Il convient d'écrire. À plus forte raison quand le monde s'ouvre à soi, avec chaque jour sous les yeux un horizon nouveau. Cela évite, comme on dit alors, de « voyager comme une valise ».

Au début du ^{xx}e siècle, la famille d'Estienne d'Orves ne compte plus guère d'officiers de marine, mais sa situation – et surtout celle des Vilmorin (famille maternelle d'Honoré, grainetiers depuis Louis XV, ayant établi des contacts dans le monde entier) favorise les voyages. Plusieurs fois par an, on passe de Paris à Nice et de Bretagne en Corse. Adolescent, d'Estienne d'Orves accompagne ses parents en Italie, en Allemagne, en Angleterre et en Espagne. À chaque fois, ses frères et sœur et lui sont emmenés dans les grands musées et les églises des villes, et découvrent des trésors d'architecture ou de peinture. Citons le palais Pitti à Florence, les églises de Rome, le tombeau de Charlemagne à Aix-la-Chapelle, les collèges de Cambridge, la corrida à San Sebastian ; et la cathédrale de Reims sous la neige, au lendemain de l'armistice de 1918.

Quand il rejoint l'École navale, Honoré d'Estienne d'Orves connaît déjà sinon le monde entier, du moins l'Europe. Il est né du bon côté de la vie. À Nice où sa famille possède une maison sur les hauteurs de la ville, à Saint-Brieuc où elle a séjourné pendant la Première Guerre mondiale, il a contracté le goût de la mer et la passion des bateaux. Et s'il intègre l'École polytechnique en 1921, c'est avec la ferme intention de gagner au plus tôt la Baille (disait-on la Baille à l'époque, pour parler de la Navale ?). Il y a à son engagement dans la

marine plusieurs explications : souci de servir, patriotisme et curiosité éperdue pour l'ailleurs.

« *Funchal soir du vendredi 26 octobre. J'aurais dû ouvrir ce cahier depuis longtemps déjà. Mais jusqu'ici mon séjour sur la Jeanne ne m'a, il me semble, procuré que des impressions d'ordre général dont je me rappellerai toujours.* »

Le cahier est désormais ouvert et la plume court, alerte, généreuse, bavarde. On ne saurait mieux définir le garçon qui la tient en disant que c'est un Méditerranéen. Quoique enfant de Seine-et-Oise, il est de la Côte d'Azur, il est du Var, il est de Toulon. Un de ses camarades de l'École polytechnique le décrira en parlant de « *son pur profil de pirate niçois* ». Son esprit regarde le large. La Tunisie, le Maroc, plus loin l'Égypte, de l'autre côté de l'eau, lui semblent proches, fraternels. Est-ce qu'une mer sépare vraiment les hommes ? Il suffit d'un bateau pour se rejoindre. Pour un marin, ce n'est pas une affaire. Appareillons.

Le voici à bord de la *Jeanne* pour un tour du monde d'un an, émerveillé. Nous sommes en octobre 1923. La France s'éloigne. Ce n'est pas rien pour lui. L'histoire personnelle de d'Estienne d'Orves est un concentré de celle de son pays. N'est-il pas descendant de militaires vendéens et de magistrats d'Aix, d'industriels d'Île-de-France, élevé dans l'amour de la patrie ? Déroulède² et Driant – le capitaine Danrit³ – ne furent-ils pas les dieux de son enfance ? Il est d'un coup submergé par les couleurs, les parfums, les accents des îles lointaines. La *Jeanne* cingle vers les États-Unis, puis les Caraïbes. Plus tard ce sera le Vietnam, la Chine, le Japon. Il découvre que l'art n'est pas l'apanage des églises d'Italie, ni des musées allemands ; la foi n'est pas limitée aux cénacles catholiques. Elle bouillonne dans d'autres âmes. L'Extrême-Orient, puis le monde arabe lui offrent leur beauté et leur sagesse. Le jeune homme enthousiaste, ardent lecteur des *Nourritures terrestres*

Préface

et des poètes surréalistes, Aragon et Soupault, cherche une harmonie avec le monde qui l'entoure :

« Joie, douceur d'écrire ces mots... Plénitude profonde, et vous, pensées douces, restez... »

Il faut que jeunesse se passe. Honoré est excessif ; il voudrait tout voir, tout comprendre, tout aimer aussitôt. C'est l'âge des grands serments :

« Je répète : il ne faut jamais s'ennuyer. »

Il essaie de tenir parole en visitant Raguse, San Diego, Port-Saïd. « Rien que la terre », aurait résumé Morand. Il se cherche, exprime des jugements hâtifs : « *Classique donc rasoir* », passe de l'enthousiasme aux accès de tristesse. Puis, au fil des années, c'est-à-dire des pages, s'apaise, se repaît de sensations, de plaisirs. Il consolide sa découverte du monde par des lectures, crayon en main. Il étudie l'hindouisme, l'islam, ses écrits en portent la trace.

Au début, ses écrits se résument à une avalanche d'impressions, de noms de personnes rencontrées lors des escales, de notations sur la végétation, les populations, les richesses architecturales. Il aime les dancings, les clubs. Le galant a l'œil pour jauger ses cavalières :

« Quelques Panaméennes ravissantes. Il faut décidément que je me mette à l'espagnol. »

Dans cette vie insouciant de jeune homme doué pour le bonheur, la pratique du golf, le cinéma et les *drinks* n'excluent pas d'autres expériences, fortes elles aussi, formatrices. Pris sur le vif dans une mosquée de Djibouti à l'heure de la prière :

« L'imam m'admet dans la mosquée, je m'accroupis au dernier rang, mais vite on vient me chercher, et je dois me mettre debout parmi les autres, rangés en lignes bien droites, les jambes légèrement

Je ne songe qu'à vivre

écartées, et mes pieds touchant les pieds nus de mes voisins. À partir de ce moment, personne ne me regarde plus, tous sont tournés vers La Mecque. »

Et ceci, dans une maison chinoise :

« Dominant le tout, pôle d'attraction et foyer de la maison, un grand lit chinois en bois noir et au dessus fait de paille tressée, supportant le plateau à opium. La lampe, les deux ou trois pipes, les aiguilles, le tout est fort propre, on sent que l'usage en est courant. Chacun d'ailleurs successivement quitte le groupe où l'on cause et s'en va, couché sur le lit, se rouler une pipe et en aspirer la fumée – la chambre s'emplit d'un agréable parfum. »

Partout, il sait rencontrer « gens de toutes sortes » (Apollinaire) et s'essaie à faire leur portrait : M. Ouan à Shanghai, Sir Cecil Clementi à Singapour ; la jolie Miss Dorothy Williams qu'il passe une journée à rechercher par téléphone dans La Jolla (Californie) ; et cet étudiant indien qui voyage pieds nus, vêtu d'un seul pagne ; et Pierre Hayot à la Martinique, qu'il compare à Frantz de Galais, le personnage du *Grand Meaulnes*. Des consuls, des expatriés, des autochtones. De toutes ces connaissances, il écrit :

« Ne pas considérer comme idiots les gens dont la conversation vous étonne et devant lesquels on ne se sent pas tout à fait à l'aise. Secouer ce malaise, les considérer comme nos égaux, répondre simplement... »

Ce précepte ne le quittera jamais. Dans les ambassades ou au milieu des modestes pêcheurs de son réseau de Résistance, il sera toujours fraternel, attentif. Dans les années 1930, il sera un membre assidu des Équipes sociales, mouvement fondé par Robert Garric et qui a pour objet de réunir des hommes de conditions différentes. Cet esprit d'ouverture, il aura à cœur de le transmettre plus tard à ses enfants ; on en trouve longuement trace dans ses lettres testamentaires.

Préface

Il écrit sans pose, ses notes sont parfois fragmentaires, des impressions jetées à la hâte. Il ne rédige pas un journal à la manière de Gide, ou de Julien Green aux fins de dessiner de son vivant les contours de sa biographie. Il écrit au fil de la plume, sans se soucier d'un éventuel lecteur : « *Dire les choses telles qu'elles furent, pour ma joie.* » Il en résulte un grand naturel dans le style et la pensée. Relate-t-il un palabre en Afrique noire (Pita, Guinée) ou une visite dans un quartier d'une ville arabe, il ne cache rien de son enthousiasme ou au contraire de ses impressions négatives, quitte à paraître naïf ou maladroit. Il se risque à penser à visage découvert. Qu'importe, il ne sera pas lu. Au diable, la diplomatie. De la colonie française de Saïgon, il note :

« *Le plaisir et l'argent. L'argent surtout semble bien leur seule préoccupation. Les indigènes m'intéresseraient bien plus, mais ils sont inabordable.* »

Curieusement, le cours du monde est absent de ses pensées. Il a assez à faire avec ses amis Brun, L'Herminier et Fontaine⁴ pour se préoccuper d'autre chose. À peine commente-t-il, de passage au Brésil, la révolution qui a porté au pouvoir Getulio Vargas, et, un jour, la mort du président Doumer. Quelques présidents de la République (Chine, Chili) visitent son bâtiment. C'est assez. La montée des périls est pour plus tard. Il n'en est pas encore question. Pourquoi s'inquiéter des événements politiques d'Allemagne ou d'Italie : Venise est trop belle, Mussolini ne parviendra pas à lui gâcher son plaisir.

Honoré d'Estienne d'Orves s'apparente au voyageur selon du Bellay : il a fait un beau voyage, aimé le Tibre latin et les palais romains, sans jamais oublier le séjour qu'ont bâti ses aïeux. Sa curiosité puis sa passion pour les civilisations, les religions, les arts lointains, sont inépuisables, mais elles ne lui ont servi, finalement, qu'à le ramener chez lui plus mûr, mieux arrimé à son histoire, à sa foi et à sa famille. À l'aune de ses

TABLE

<i>Au sujet des journaux de voyages de notre père,</i>	
<i>Honoré d'Estienne d'Orves</i>	7
<i>Préface</i>	13
Campagne du croiseur cuirassé <i>Jeanne d'Arc</i>	
Octobre 1923 - Septembre 1924	21
Campagne du cuirassé <i>Provence</i>	
Septembre 1924 - Juin 1925	79
Campagne du croiseur cuirassé <i>Jules-Michelet</i>	
Juin 1925 - Août 1927	85
Campagne du cuirassé <i>Suffren</i>	
Octobre 1930 - Janvier 1931	139
Campagne du croiseur cuirassé <i>Jeanne d'Arc</i>	
Février 1931 - Juin 1932	163
Campagne du croiseur cuirassé <i>Jeanne d'Arc</i>	
Octobre 1932 - Avril 1933	243
Épilogue	301
<i>Honoré d'Estienne d'Orves en quelques dates</i>	305
<i>Notes</i>	307
<i>Index</i>	315

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EBNN000271.N001
Dépôt légal : janvier 2013